


Extrait de : *Les androïdes rêvent-ils
d'insertion sociale ?*

Sous la direction de Gérard Klein

Christophe Evans, sociologue
Sylvie Octobre, sociologue
François Rouet, économiste

Édition : Nolwenn Tréhondart
Couverture : Joëlle Parreau
Maquette et mise en page : Olivier Randier
Illustrations : François Rouiller
ISBN : 2 7495 0065 6
© Bréal 2004.

 Éditions Bréal
1, rue de Rome — 93561 ROSNY Cedex

Droit à l'école

Isaac Asimov, 1955.

(in *Socials fictions = Les univers rêvés de l'écriture sociale ?* Ed° S.R.F.E.A.L., 2004)



LINDA, dix ans, était la seule personne de la famille qui semblât prendre plaisir à être réveillée.

Norman Muller l'entendait, en ce moment, à travers la torpeur cotonneuse et malsaine dans laquelle il était plongé. (Il avait enfin réussi à s'endormir une heure auparavant, mais c'était d'épuisement plus que de sommeil.)

Maintenant, la fillette était à son chevet et le secouait en criant : « Papa, papa, réveille-toi. Réveille-toi !

— Ça va, Linda, murmura-t-il en réprimant un grognement.

— Mais, papa, il y a des policiers partout... plus que d'habitude. Des cars pleins d'agents et tout ça... »

Renonçant à dormir, Norman Muller se redressa sur les coudes en jetant autour de lui un regard trouble. Dehors, le jour commençait à naître — un jour aussi misérablement grisâtre que son humeur. Il entendait Sarah, sa femme, traîner les pieds en préparant le petit déjeuner, tandis que, dans la salle de bains, Matthew, son beau-père, grailonnait vigoureusement. Norman se dit que l'agent devait être là, tout prêt, à l'attendre.

C'était le jour J.

Le jour des élections !

L'année avait commencé comme toutes les autres — un peu moins bien, peut-être, parce que c'était l'année au cours de laquelle devait avoir lieu l'élection présidentielle — mais pas plus mal, en tout cas, que les autres années d'élection.

Les politiciens parlaient du grand corps électoral et de l'énorme cerveau électronique qui était à son service. La presse analysait la situation à l'aide d'ordinateurs [...], et était remplie d'allusions à ce qui allait se passer. Les commentateurs et les éditorialistes soulignaient le caractère critique de la situation en termes agréablement contradictoires.

Le premier signe indiquant que cette année ne serait pas comme toutes les autres fut une remarque faite par Sarah Muller à son mari dans la soirée du 4 octobre (soit à un mois, exactement, des élections) : « Cantwell Johnson affirme que c'est l'Indiana qui sera choisi cette année. Il est le quatrième à dire cela. Pense donc ! Notre État, cette fois-ci ! »

Levant son visage empâté au-dessus du journal qu'il lisait, Matthew Hortenweiler regarda sévèrement sa fille et grommela : « Ces types-là sont payés pour raconter des mensonges. Ne les écoute pas.

— Mais ils sont quatre à l'affirmer, papa, répondit doucement Sarah. Tous parlent de l'Indiana. L'Indiana est vraiment un État clef, Matthew, intervint Norman d'un ton tout aussi doux. [...] »

Le visage ridé de Matthew se crispa de manière alarmante et le vieillard lança sèchement : « Personne ne parle de Bloomington ni de Monroe County, n'est-ce pas ?

— Euh... », commença Matthew.

Linda, qui tournait son petit visage au menton pointu de l'un des interlocuteurs vers l'autre, demanda d'une voix flûtée : « Tu vas voter cette année, hein, papa ?

— Je ne crois pas, ma chérie », répondit Norman en lui souriant gentiment.

Mais cela se passait au milieu de l'agitation croissante d'un mois d'octobre précédant l'élection présidentielle, et Sarah avait mené jusqu'alors une vie paisible, emplie de rêves d'avenir pour ceux qui l'entouraient. D'un ton méditatif elle murmura : « Tout de même ! Est-ce que ce ne serait pas merveilleux ?

— Si je votais ? » demanda Norman Muller. [...] Son front se creusait de profondes rides nées de l'incertitude et, d'une façon générale, la pensée d'être né pour la gloire ou de pouvoir l'atteindre un jour n'avait jamais effleuré son esprit routinier... Il avait une femme, un emploi, une petite fille et, sauf en de rares moments d'exaltation ou de dépression, il estimait avoir conclu avec la vie un marché raisonnable.

Aussi se sentait-il un peu gêné et plus qu'un peu inquiet devant le cours qu'avaient pris les pensées de sa femme. « En fait, ma chérie, dit-il, ce pays compte deux cents millions d'habitants et, dans ces conditions, je pense que nous ne devrions pas perdre notre temps à nous poser des questions de ce genre.

— Voyons, Norman, répondit Sarah. Il ne s'agit pas de deux cents millions d'habitants et tu le sais très bien. D'abord, seuls sont éligibles les

hommes, âgés de vingt à soixante ans, ce qui réduit le nombre à environ cinquante millions. Ensuite, si c'est vraiment l'Indiana...

— Alors, cela nous ramène à environ un million un quart contre un. Tu ne voudrais pas que je parie sur un cheval qui aurait une cote pareille, n'est-ce pas ? Allons dîner.

— Sacrée foutaise ! marmonna Matthew derrière son journal.

— Est-ce que tu vas voter cette année, papa ? » demanda de nouveau Linda.

Norman secoua négativement la tête et tous quatre se dirigèrent vers la salle à manger.

**

À partir du 20 octobre, l'agitation de Sarah se mit à croître à toute vitesse. Au café, elle annonça que Mrs. Schultz, dont le cousin était secrétaire d'un membre du Congrès, avait déclaré que tous les gens bien informés misaient sur l'Indiana.

« Elle dit même que le président Villers va faire un discours à Indianapolis », précisa la jeune femme.

Norman Muller dont la journée de travail au magasin avait été dure, accueillit cette déclaration par un froncement de sourcils et laissa tomber le sujet.

Matthew Hortenweiler, qui éprouvait à l'égard de Washington un mécontentement chronique, répliqua : « Si Villers vient faire un discours dans l'Indiana, ça veut dire qu'il pense que Multivac désignera l'Arizona. Il ne se risquerait pas à venir trop près, ce trouillard ! »

Sarah ignorait son père chaque fois que la plus élémentaire décence le lui permettait. Sans répondre à cette remarque, elle dit : « Je ne comprends pas pourquoi on n'annonce pas aussitôt que possible quel est l'État désigné, puis le comté et ainsi de suite. De cette façon, les gens qui seraient éliminés pourraient se détendre.

— Si on faisait quoi que ce soit de ce genre, les politiciens se jetteraient sur les annonces comme des vautours, fit remarquer Norman. Avant qu'on en soit arrivé au nom de la commune, il y aurait un ou deux membres du Congrès postés à chaque coin de rue. »

Matthew plissa les yeux et passa une main rageuse dans ses cheveux clairsemés et grisonnants, en grommelant : « Ce sont des vautours, de toute façon. Écoutez...

— Voyons, père », murmura Sarah. Couvrant sa protestation, la voix

grondeuse de Matthew reprit avec fermeté : « Écoutez, j'étais là quand ils ont installé Multivac. Ils disaient que la machine mettrait fin à la politique de parti, qu'elle éviterait aux contribuables de gaspiller leur argent en campagnes électorales. Ils affirmaient que, grâce à cette machine, on ne verrait plus se pousser vers le Congrès ou vers la Maison-Blanche des nullités au sourire stéréotypé s'appuyant sur une habile publicité. Et qu'est-ce qui se passe en réalité? Il y a plus de campagnes que jamais, seulement, maintenant, elles se font en cachette. [...] Moi, je dis qu'on devrait en finir avec toutes ces sottises et en revenir au bon vieux temps... »

— Ça ne te plairait pas que papa vote cette année, grand-père? » demanda soudain Linda.

Matthew jeta à la fillette un regard furibond, en répliquant : « Ne te mêle pas de ça, veux-tu? » Puis, se tournant vers Norman et Sarah, il reprit : « Dans le temps, je votais. J'allais tout droit à l'urne, j'y glissais mon bulletin de vote, et ça y était. Pas plus difficile que ça! Je disais simplement : Ce type-là est mon candidat et c'est pour lui que je vote. »

— Tu as voté, grand-père? C'est vrai? » demanda Linda, tout excitée.

Sarah se pencha vivement en avant pour couper court à ce qui risquait de devenir une histoire incongrue dont tout le voisinage serait gratifié. « Ne t'inquiète pas, Linda, répondit-elle. Grand-père ne veut pas dire qu'il a vraiment voté. Autrefois, tout le monde pratiquait ce genre de vote — ton grand-père comme les autres. Mais ce n'était pas réellement un vote. »

— À l'époque dont je parle, je n'étais plus un petit garçon, rugit Matthew. J'avais vingt-deux ans, j'ai voté pour Langley et c'était un vrai vote. Ma voix ne comptait peut-être pas pour grand-chose, mais elle valait autant que celles des autres. De tous les autres. Et il n'y avait pas de Multivac pour...

— Allons, Linda, intervint Norman, il est l'heure d'aller au lit. Et cesse de poser des questions au sujet du vote. Tu comprendras ces choses-là quand tu seras grande. »

Il l'embrassa avec une douceur antiseptique et, poussée par sa mère, la fillette s'éloigna à contre-cœur, après s'être fait promettre qu'elle pourrait regarder sa télévision de chevet jusqu'à neuf heures un quart si elle se dépêchait de prendre son bain.

« Grand-père » dit Linda. Et elle resta debout, le regard fixé sur le sol et les mains derrière le dos, jusqu'à ce que le journal de Matthew s'abaissât, laissant apparaître ses sourcils en broussailles et ses yeux nichés dans un enchevêtrement de fines rides. C'était le 31 octobre.

« Qu'est-ce qu'il y a? » demanda-t-il.

[...]

« Grand-père, est-ce que tu as vraiment voté autrefois? demanda-t-elle.

— Tu m'as entendu le dire, n'est-ce pas? répliqua-t-il. Tu crois donc que je raconte des craques? »

— N... non, mais maman dit que tout le monde votait à ce moment-là.

— C'est vrai.

— Mais comment pouvaient-ils...? Comment est-ce que tout le monde pouvait voter? »

Matthew la regarda d'un air solennel, puis la souleva de terre pour l'asseoir sur son genou.

Il poussa même l'amabilité jusqu'à adoucir le ton de sa voix. « Eh bien, vois-tu, Linda, dit-il, jusqu'à une époque qui remonte à environ quarante ans, tout le monde votait. On décidait qui devait devenir le nouveau président des États-Unis. Le parti des démocrates et celui des républicains désignaient chacun quelqu'un, et tous les citoyens devaient dire lequel de ces deux candidats ils voulaient. Quand les élections étaient terminées, on comptait le nombre de gens qui voulaient le démocrate et le nombre de gens qui voulaient le républicain. Celui des deux qui avait le plus de voix était élu. Tu comprends? »

Linda fit un signe d'assentiment et reprit : « Mais comment est-ce que tous ces gens savaient pour qui voter? C'était Multivac qui le leur disait? »

Matthew fronça les sourcils et prit un air sévère pour répondre : « Ils faisaient tout simplement appel à leur bon sens, ma petite. »

La fillette s'écarta de lui et, de nouveau, il radoucit sa voix pour dire : « Je ne suis pas fâché contre toi, Linda. » Puis il poursuivit : « Vois-tu, parfois il fallait toute une nuit pour compter les votes, et les gens s'impatientaient. C'est pourquoi on a inventé des machines spéciales qui examinaient les premiers votes et les comparaient avec les votes obtenus aux mêmes endroits au cours des années précédentes. De cette façon, les machines pouvaient déterminer quel serait le vote global et qui serait élu. Tu comprends? »

De nouveau, Linda fit un signe d'assentiment.

« Comme Multivac, dit-elle.

— Les premiers ordinateurs étaient beaucoup plus petits que Multivac, répondit Matthew, mais ils sont devenus de plus en plus grands, de sorte qu'ils ont réussi à estimer, d'après un nombre de votes de plus en plus restreint, quel serait le résultat de l'élection. Et puis, en fin de compte, on a

fabriqué Multivac, qui est capable de le déterminer d'après un seul vote. »

Heureuse d'entendre son grand-père en arriver à cette partie de l'histoire qu'elle connaissait, la fillette sourit en disant : « C'est bien.

— Non, ce n'est pas bien, répliqua Matthew en fronçant les sourcils. Je ne veux pas qu'une machine me dise comment j'aurais dû voter [...]. Je veux être libre de voter si ça me fait plaisir, ou de ne pas voter si je n'en ai pas envie. Je veux... »

Mais Linda, se laissant glisser de ses genoux, avait déjà battu en retraite.

À la porte, elle rencontra sa mère qui rentrait, tout essoufflée, portant encore son manteau et son chapeau. « Allons, sauve-toi, Linda, lui dit Sarah. Ne reste pas dans les jambes de maman. »

Puis, après avoir ôté son chapeau et tapoté ses cheveux, elle reprit, en s'adressant à Matthew : « Je viens de chez Agatha. »

Le vieillard lui jeta un regard critique [...].

« Devine ce qu'elle m'a dit », poursuivit Sarah en déboutonnant son manteau.

Matthew défroissa son journal et l'ouvrit en marmonnant : « Ça ne m'intéresse pas beaucoup.

— Voyons, père... », commença Sarah. Mais elle n'avait pas le temps de se mettre en colère. La nouvelle qu'elle venait d'apprendre devait être communiquée à quelqu'un, et Matthew était actuellement la seule personne à qui elle pût en faire part. Aussi poursuivit-elle : « Joe, le mari d'Agatha, est dans la police, tu sais, et il dit qu'un camion rempli d'agents secrets est arrivé hier soir à Bloomington.

— Ce n'est pas moi qu'ils recherchent, grommela le vieillard.

— Mais, père, tu ne comprends donc pas ? Des agents secrets, juste au moment de l'élection. À Bloomington !

— Ils recherchent peut-être un cambrioleur de banque, suggéra Matthew.

— Aucun cambriolage n'a été commis dans cette ville depuis des années, riposta Sarah. Oh ! père, tu es impossible !... »

Et elle s'éloigna à grands pas.

Norman Muller ne manifesta guère plus d'émotion en écoutant cette nouvelle.

« Voyons, Sarah, comment le mari d'Agatha peut-il savoir qu'il s'agit d'agents secrets ? demanda-t-il d'un ton calme. Je ne pense pas que ces gens se promènent avec leur carte d'identité collée sur le front. »

Mais le lendemain soir, alors que novembre venait de naître, la jeune

femme put annoncer d'un ton triomphant : « Maintenant, tout le monde, à Bloomington, s'attend à ce que ce soit un habitant de cette ville qui soit désigné comme électeur. Le journal télévisé régional l'a pratiquement annoncé tout à l'heure. »

Norman, mal à l'aise, s'agita sur sa chaise. Il ne pouvait démentir cette nouvelle et son cœur se serrait à la perspective de ce qu'elle impliquait. [...] L'agitation politique, jusqu'alors lointaine, semblait se rapprocher de façon inquiétante.

« Ce ne sont que des bruits qui courent, dit-il. Rien de plus.

— Eh bien, attends, répliqua Sarah. Attends et tu verras. »

En l'occurrence, il n'eut pas longtemps à attendre car une sonnerie insistante se fit entendre à la porte d'entrée et, quand Norman ouvrit celle-ci, il se trouva face à face avec un homme de haute taille, au visage grave, qui lui demanda : « Vous êtes bien Norman Muller ? »

Norman répondit « oui » d'une étrange voix mourante. Il était facile de comprendre, d'après son comportement, que l'inconnu était investi d'une autorité officielle, et la nature de sa mission devint brusquement aussi évidente qu'elle avait pu paraître inconcevable un moment plus tôt.

L'homme exhiba sa plaque, entra dans la maison, referma la porte derrière lui et annonça d'un ton cérémonieux : « Mr. Muller, au nom du président des États-Unis je dois vous informer que vous avez été désigné pour représenter l'électorat américain le mardi 4 novembre de l'an 2008. »

*
*
*

Norman Muller réussit péniblement à regagner son siège sans aide. Il s'y laissa tomber le visage blême, presque évanoui, tandis que Sarah, effrayée, apportait de l'eau, lui tapait dans les mains et gémissait entre ses dents serrées : « Ne te laisse pas aller, Norman, je t'en prie ! Ne tombe pas malade ! Ils désigneront quelqu'un d'autre.

— Je suis désolé, monsieur », murmura Norman dès qu'il fut en état de parler.

L'agent secret, après avoir ôté son pardessus et déboutonné son veston, s'était confortablement assis sur le canapé.

« Ne vous inquiétez pas », répondit-il. Le personnage officiel semblait avoir disparu, après cette déclaration solennelle, pour faire place à un homme cordial et plutôt enjoué. « C'est la sixième fois que je fais une annonce de ce genre, reprit-il, et j'ai vu toutes sortes de réactions. Aucune d'elles n'était de la nature de celles qui nous sont présentées à la télévision.

Vous voyez ce que je veux dire ? La réaction d'un homme à l'air zélé et inspiré qui déclare : Ce sera pour moi un grand privilège que de servir mon pays — ou ce genre de boniment. » Et il eut un bon rire réconfortant.

Le rire par lequel Sarah lui répondit contenait une note d'hystérie. « Je vais être dans l'obligation de vous imposer ma présence pendant quelque temps, poursuivit l'agent secret. Mon nom est Phil Handley, et je serais heureux si vous vouliez bien m'appeler Phil tout court. Mr. Muller ne sera pas autorisé à quitter la maison avant le jour de l'élection. Il faudra prévenir le magasin qu'il est malade. Quant à vous, Mrs. Muller, vous pourrez continuer à vaquer à vos occupations pendant quelque temps, mais à la condition expresse de ne souffler mot de tout cela à quiconque. Êtes-vous d'accord, Mrs. Muller ? »

Sarah fit un vigoureux signe d'assentiment et répondit : « Bien entendu, monsieur. Pas un mot.

— Très bien. Mais, Mrs. Muller, reprit-il d'un ton grave, il ne s'agit pas d'une plaisanterie. [...] Je dois vous prévenir que vous serez suivie chaque fois que vous quitterez votre maison. [...]

— Suivie ? répéta Sarah.

— Oh ! de façon discrète, répliqua l'agent. Ne vous inquiétez pas. Et ce sera seulement pendant deux jours, jusqu'à ce que l'annonce officielle ait été faite à la nation. Votre fille...

— Elle est au lit, répondit vivement Sarah.

— Bon. Il faudra lui dire que je suis un parent ou un ami venu rendre visite à la famille. Si elle découvre la vérité, elle ne devra plus quitter la maison. Votre père ferait mieux de ne pas la quitter, lui non plus.

— Cela ne lui plaira guère, dit Sarah.

— Nous n'y pouvons rien. Et maintenant, puisqu'il n'y a pas d'autres personnes vivant à votre foyer...

— Vous semblez bien renseigné sur notre compte, murmura Norman.

— Assez bien, en effet, reconnut Handley. Quoi qu'il en soit, poursuivit-il, voilà toutes les instructions que j'ai à vous donner pour le moment. Je m'efforcerai de coopérer avec vous dans la mesure de mes moyens, et de me montrer aussi peu gênant que possible. C'est le gouvernement qui paiera mes frais d'entretien, de sorte que ma présence chez vous ne vous occasionnera aucune dépense. Chaque soir, quelqu'un viendra me relayer et veillera dans cette pièce : il n'y aura donc pas de problème de chambre ni de lit à lui donner. Encore un mot, Mr. Muller...

— Quoi donc, monsieur ? demanda Norman.

— Vous pouvez m'appeler Phil, répéta l'agent secret. Le but de cette attente de deux jours avant l'annonce officielle est de vous donner le temps de vous habituer à la situation. Nous souhaitons vous voir affronter Multivac dans un état d'esprit aussi normal que possible. Détendez-vous et essayez de vous persuader qu'il s'agit simplement d'une journée de travail. D'accord ?

— D'accord », répondit Norman. Puis, secouant violemment la tête, il reprit : « Mais je ne veux pas de cette responsabilité ! Pourquoi m'avoir désigné, moi ? »

— Bon, dit Handley, mettons donc les choses au point dès le début. Multivac évalue toute sorte de facteurs connus — des milliards de facteurs. L'un de ces facteurs, cependant, est inconnu et le restera longtemps : c'est la réaction type de l'esprit humain. Tout Américain est soumis à la pression de ce que d'autres Américains font ou disent — de ce qu'on lui fait et de ce qu'il fait aux autres. On peut amener n'importe quel Américain à Multivac pour faire examiner la tendance générale de son esprit et, d'après cette tendance, évaluer celle de tous les autres habitants du pays. Certains Américains sont plus qualifiés que d'autres pour cet examen, à un moment donné qui dépend des événements survenus au cours de l'année. Multivac vous a désigné comme le citoyen le plus représentatif pour cette année. Non pas le plus intelligent, le plus fort ou le plus chanceux, mais simplement le plus représentatif. Or, nous ne pouvons remettre en question les décisions de Multivac, n'est-ce pas ?

— N'aurait-elle pas pu commettre une erreur ? » demanda Norman.

Sarah, qui écoutait son mari avec impatience l'interrompit brusquement pour dire : « Ne faites pas attention à ce qu'il dit, monsieur. Mon mari est nerveux, voilà tout. En fait, il est très instruit et se tient toujours au courant de la politique.

— C'est Multivac qui prend les décisions. Mrs. Muller, répondit Handley. Elle a choisi votre mari.

— Mais croyez-vous qu'elle sache tout ? insista Norman d'un ton passionné. Ne peut-elle avoir commis une erreur ?

— Si, naturellement. Inutile de le nier. En 1992, l'électeur qui avait été choisi est mort d'une attaque d'apoplexie deux heures avant le moment où on devait l'informer de ce choix. Multivac n'avait pas prévu cela : elle ne pouvait pas le prévoir. Il se peut qu'un électeur soit mentalement instable, moralement impropre à tenir ce rôle, déloyal même. Multivac ne peut connaître tout sur chacun avant qu'on lui ait fourni toutes les données voulues. C'est pourquoi nous gardons toujours en réserve des choix

de rechange. Mais je ne crois pas que nous ayons à y faire appel cette fois-ci. Vous êtes en bonne santé, Mr. Muller; vous avez fait l'objet d'une enquête minutieuse, et vous possédez bien les qualifications requises. »

Norman enfouit son visage dans ses mains et resta assis, immobile.

« Il sera tout à fait bien demain matin, monsieur, dit Sarah. Il lui faut le temps de s'habituer à la situation, voilà tout.

— Bien sûr », répondit Handley.

Dans l'intimité de leur chambre à coucher, Sarah s'exprima d'une manière différente et beaucoup plus violente. La substance de la semonce qu'elle adressa à son mari était la suivante : « Tâche de te montrer à la hauteur des circonstances, Norman. Tu es en train de gaspiller la chance de ta vie !

— Toute cette affaire m'effraie, Sarah, murmura Norman d'un ton désespéré.

— Pour l'amour du Ciel, pourquoi ? Que te demande-t-on de plus que de répondre à une ou deux questions ?

— La responsabilité est trop grande. Je ne peux pas l'assumer.

— Quelle responsabilité ? Tu n'en as aucune. C'est Multivac qui t'a choisi : la responsabilité est la sienne, Tout le monde le sait. »

Norman se redressa dans son lit, en un soudain accès de révolte et d'angoisse. « Tout le monde est censé le savoir, rectifia-t-il. Mais les gens ne le savent pas. Ils... »

— Parle plus bas, siffla Sarah d'un ton glacial. On va t'entendre à l'autre bout de la ville !

— Ils ne le savent pas, reprit Norman en baissant le ton jusqu'à ne plus faire entendre qu'un murmure. Quand on parle du gouvernement Ridgely de 1996, est-ce qu'on dit qu'il a bourré la tête des gens avec des promesses en l'air et du blabla raciste ? Pas du tout ! On parle du « maudit vote MacComber », comme si Humphrey MacComber était le seul responsable parce que c'est lui qui a dû affronter Multivac. Moi-même je l'ai pensé, alors que j'estime maintenant que c'était seulement un pauvre bougre de maraîcher qui n'avait pas demandé à être désigné comme électeur. Pourquoi était-ce sa faute plus que celle de n'importe qui d'autre ? Maintenant, son nom est honni de tous.

— Tu te comportes comme un enfant, dit Sarah.

— Non, je suis sensé. Je te répète, Sarah, que je n'accepterai pas. Ils ne peuvent pas m'obliger à voter si je ne veux pas ! Je dirai que je suis malade. Je dirai... »

Mais Sarah en avait assez. « Maintenant, écoute-moi, reprit-elle d'un ton de colère froide. Il ne faut pas penser à toi seul. Tu sais ce que cela signifie d'être l'électeur de l'année — et une année d'élection présidentielle, qui plus est ? Cela signifie la publicité, la célébrité, des sacs d'argent peut-être... »

— Pour redevenir ensuite vendeur dans un magasin, interrompit Norman.

— Tu ne redeviendras pas vendeur. On te donnera au moins la direction d'une succursale, si tu sais t'y prendre. Et tu sauras, parce que je te dirai comment faire. [...]

— Ce n'est pas là ce qu'on attend d'un électeur, Sarah, objecta Norman.

— Mais c'est le but que tu devras poursuivre, rétorqua-t-elle. Si tu n'as pas d'obligations envers toi-même ni envers moi — je ne demande rien pour moi, remarque-le bien — tu en as envers Linda. »

[...]

*
*

Le 3 octobre, l'annonce officielle fut faite. [...]

Les scellés furent apposés sur la maison. Des agents du Service secret se montrèrent au grand jour, barrant le passage à tout visiteur éventuel.

Au début, le téléphone sonna sans interruption, mais Philip Handley, avec un bon sourire d'excuse, prit toutes les communications. Par la suite, le central transmet directement les appels au poste de police.

Norman comprit qu'on voulait ainsi lui épargner, non seulement les oiseuses (sinon envieuses) félicitations de ses amis, mais aussi la pression de représentants de commerce flairant une bonne affaire et les intrigues mielleuses de politiciens venus des quatre coins du pays... Peut-être même les menaces de mort de quelques maniaques comme il en existe partout.

Les journaux furent interdits dans la maison, afin de supprimer toute influence extérieure, et la télévision débranchée, malgré les énergiques protestations de Linda.

Matthew se résigna, en grommelant, à rester dans sa chambre : une fois le premier accès de surexcitation passé, Linda bouda et pleurnicha parce qu'on l'empêchait de quitter la maison : Sarah partagea son temps entre la préparation des repas pour le présent et des projets d'avenir : quant à Norman, il demeura dans un état d'accablement total.

Enfin se leva l'aube du mardi 4 novembre 2008, et ce fut le jour de l'élection.

[...]

*
**

La voiture blindée parcourut, dans un vrombissement de moteur, des rues qui semblaient trop désertes même pour cette heure matinale.

Handley le fit remarquer et ajouta : « Ils détournent toujours la circulation de la voie directe depuis qu'une tentative d'attaque à la grenade a failli saboter l'élection Leverett de 1988. »

Quand la voiture s'arrêta, l'agent secret aida poliment Norman à en descendre pour s'engager dans une avenue souterraine le long de laquelle étaient alignés des soldats au garde-à-vous.

Il conduisit son passager dans une pièce brillamment éclairée, où trois hommes en uniforme blanc l'accueillirent en souriant.

« Mais nous sommes à l'hôpital ! s'écria Norman d'un ton surpris.

— Cela ne tire pas à conséquence, répondit vivement Handley. Il se trouve simplement que l'hôpital réunit toutes les conditions requises.

— Bon. Et que dois-je faire ? » demanda Norman.

Handley fit un signe de la tête. L'un des trois hommes en blanc s'avança en disant : « Je me charge de lui maintenant. Vous pouvez disposer. »

L'agent secret salua d'un air désinvolte et quitta la pièce.

L'homme en blanc reprit, en s'adressant à Norman : « Voulez-vous vous asseoir, Mr. Muller ? Je suis John Paulson, calculateur en chef. Et voici Samson Levine et Peter Dorogobuzh, mes assistants. »

D'un air hébété, Norman serra des mains à la ronde. Paulson était un homme de taille moyenne, au visage très doux et qui semblait fait pour sourire. Le sommet de son crâne s'ornait d'un toupet très apparent, et il portait des lunettes à monture de plastique d'un modèle très archaïque. Tout en parlant, il alluma une cigarette. (Norman refusa celle qu'il lui offrait.)

« Tout d'abord, Mr. Muller, poursuivit-il, je tiens à ce que vous sachiez que nous ne sommes pas pressés. Nous souhaitons que vous restiez avec nous toute la journée si c'est nécessaire, afin de vous habituer à l'ambiance et de vous débarrasser de l'idée que la situation pourrait avoir quoi que ce soit d'insolite — de médical, si vous voyez ce que je veux dire ?

— Très bien, répondit Norman. Mais tout ce que je demande, c'est d'en finir le plus vite possible.

— Je comprends votre sentiment. Cependant, nous tenons à ce que vous sachiez exactement ce qui se passe. Avant tout, je dois vous dire que Multivac n'est pas ici.

[...]

« Elle n'est pas transportable, voyez-vous, reprit Paulson avec un sourire. En fait, elle est installée sous terre, et très peu de gens savent exactement où. [...] Croyez-moi, nous ne l'utilisons pas que pour les élections. »

Norman pensa que son interlocuteur se montrait à dessein bavard et il se sentit intrigué. « Je croyais que je la verrais, dit-il, j'aimerais beaucoup la voir.

— J'en suis certain, répondit l'homme en blanc. Mais il faut pour cela un ordre présidentiel qui doit être contresigné par la Sécurité. Cependant, ici même nous sommes reliés à Multivac au moyen d'ondes dirigées. Ce que dit Multivac peut être interprété ici, et ce que nous disons ici est transmis directement par ondes à Multivac de façon qu'en quelque sorte nous sommes en sa présence. »

Norman jeta un coup d'œil autour de lui. Les machines qui se trouvaient dans la pièce étaient toutes dénuées de signification pour lui.

« Maintenant, Mr. Muller, laissez-moi vous expliquer, reprit Paulson. Multivac possède déjà la plupart des renseignements dont elle a besoin pour régler les élections, tant nationales que communales. Il ne lui reste plus qu'à contrôler certaines attitudes d'esprit impondérables, et c'est vous qu'elle utilisera à cette fin. [...] Elle peut vous demander, par exemple, ce que vous pensez de la manière dont sont détruites les ordures ménagères dans votre ville et si vous préconisez l'emploi d'incinérateurs collectifs. Elle peut vous demander si vous consultez un médecin particulier ou si vous vous faites soigner dans un dispensaire d'État. Vous comprenez ?

— Oui, monsieur.

— Quoi qu'elle vous demande, il faudra répondre avec les mots et de la manière qui vous plairont. Si vous éprouvez le besoin de vous expliquer davantage, faites-le. Parlez pendant une heure si c'est nécessaire.

— Bien, monsieur.

— Autre chose, dit Paulson. Nous devons utiliser quelques appareils très simples qui, tandis que vous parlerez, enregistreront automatiquement votre tension artérielle, les pulsations de votre cœur, la conductibilité de votre peau et les ondes télépathiques de votre cerveau. Ces appareils vous paraîtront impressionnants, mais ils ne vous feront aucun mal. [...] »

[...]

« Celui-ci a-t-il pour objet de vérifier si je mens ou non ? demanda Norman.

— Pas du tout, Mr. Muller, répliqua Paulson. Il n'est pas question de

mensonge : il s'agit seulement d'intensité émotionnelle. Si la machine vous demande votre avis sur l'école où vous envoyez votre fille, vous pouvez répondre, par exemple : « Je trouve que les classes sont surchargées. » Ce ne sont là que des mots. D'après la façon dont fonctionnent votre cerveau, votre cœur, vos hormones et vos glandes sudoripares, Multivac pourra évaluer avec précision l'intensité de vos sentiments sur la question. Elle comprendra ces sentiments mieux que vous ne les comprenez vous-même.

— Je n'avais jamais entendu parler de cela, dit Norman.

— Non, j'en suis sûr. La manière dont fonctionne Multivac est un secret d'État. Ainsi, quand vous partirez, on vous fera jurer par écrit de ne jamais révéler la nature des questions qui vous auront été posées ni des réponses que vous aurez données, et de ne rien dire non plus de ce qu'on vous aura fait faire ni de la façon dont les choses se seront passées. Moins on en saura sur Multivac, plus on aura de chances d'éviter les pressions extérieures qui risqueraient de s'exercer sur les hommes chargés d'assurer son fonctionnement. » Avec un sourire forcé il ajouta : « Nos vies sont assez dures comme cela.

— Je comprends, dit Norman en approuvant de la tête.

— Et maintenant, reprit Paulson, désirez-vous manger ou boire quelque chose ?

— Non, rien pour le moment, merci.

— Avez-vous des questions à poser ? »

Norman secoua négativement la tête.

« Dans ce cas, dites-nous quand vous serez prêt.

— Je suis prêt maintenant, répondit Norman.

— Vous en êtes certain ? insista Paulson.

— Absolument. »

Paulson hocha la tête et fit un signe de la main aux deux autres.

Ceux-ci s'approchèrent avec leur effrayant attirail et, en les regardant, Norman Muller sentit son cœur battre plus vite.

L'épreuve dura près de trois heures, coupées d'une courte pause pour boire un café et d'une séance de pot de chambre très embarrassante pour Norman. Pendant tout le reste du temps, celui-ci resta la proie des appareils. À la fin, il était exténué.

Il se disait amèrement que sa promesse de ne rien révéler de ce qui s'était passé serait facile à tenir car, d'ores et déjà, les questions qu'on lui avait posées ne formaient plus qu'un fatras obscur dans son esprit.

[...]

La seule question, absurdement triviale, dont Norman pût se souvenir était la suivante : « Que pensez-vous du prix des œufs ? »

Maintenant, c'était fini. Les hommes en blanc virent ôter les électrodes branchées sur diverses parties de son corps et détacher de son bras l'appareil à mesurer la tension ; puis ils remportèrent tout leur attirail.

Norman se leva avec un petit frisson, poussa un profond soupir et demanda : « C'est tout ? Vous en avez terminé avec moi ? »

— Pas tout à fait, se hâta de répondre Paulson en lui adressant un sourire rassurant. Nous devons vous prier de rester avec nous pendant une heure encore.

— Pourquoi ? demanda Norman d'un ton sec.

— C'est le temps qu'il faut à Multivac pour introduire ces nouveaux éléments d'information dans les milliards de rubriques qu'elle possède. Des milliers de choix possibles sont en jeu, vous savez. C'est extrêmement compliqué. Il se peut, par exemple, que des doutes s'élèvent sur le résultat d'un concours quelconque ici ou là, l'attribution d'un poste de contrôleur à Phoenix, Arizona, ou d'un siège de conseiller à Wilkesboro, Caroline du Sud. Dans ce cas, Multivac pourrait être forcée de vous poser une ou deux questions supplémentaires, permettant de trancher.

— Non ! s'écria Norman. Je ne supporterai pas cela une seconde fois !

— Ce ne sera probablement pas nécessaire, répondit Paulson d'un ton apaisant. Cela arrive très rarement, mais, à toutes fins utiles, vous devez rester. » D'une voix dans laquelle perçait une nuance de dureté, il ajouta : « Vous n'avez pas le choix, vous savez. C'est un ordre. »

Norman se rassit avec lassitude et haussa les épaules.

[...]

**

Il resta assis dans une immobilité complète, et sentit peu à peu ses muscles se détendre. Sa respiration devint moins saccadée et il put croiser ses mains sans avoir conscience du tremblement de ses doigts.

Peut-être n'y aurait-il plus de questions. Peut-être était-ce fini.

Mais, si c'était vraiment fini, il devrait s'attendre maintenant à des défilés et à toutes sortes de manifestations au cours desquelles on l'inviterait à prendre la parole en tant qu'électeur de l'année !

Lui, Norman Muller, qui n'était pas né célèbre et n'avait pas atteint par lui-même la célébrité, allait se trouver dans cette extraordinaire situation de voir la célébrité s'imposer à lui.

Les historiens parleraient gravement de l'élection Muller de 2008. Car ce serait le nom qu'on lui donnerait : l'élection Muller.

La publicité, le poste plus élevé, l'afflux d'argent qui comptaient tellement pour Sarah n'occupaient qu'un coin de son esprit. [...] Mais, pour le moment, quelque chose de tout différent commençait à l'intéresser.

Il sentait s'éveiller en lui un patriotisme latent. Après tout, il représentait à lui seul l'ensemble du corps électoral. Il était le point de mire de tous les électeurs, la personnification, pour cette seule journée, de l'Amérique tout entière !

Le bruit sec de la porte qui s'ouvrait le remit sur le qui-vive. Pendant un moment, il sentit son estomac se serrer. Allait-on le soumettre à de nouvelles questions ?

Mais Paulson souriait. « Ce sera tout, Mr. Muller, dit-il.

— Pas d'autres questions, monsieur ? demanda Norman.

— Aucune. Tout est d'une clarté parfaite. On va vous ramener chez vous sous escorte et vous allez redevenir un simple citoyen. Du moins, dans la mesure où les gens vous le permettront.

— Merci ! Merci ! » dit Norman. Puis, en rougissant, il reprit : « Je me demande... qui a été élu ? »

Paulson hocha la tête en répondant : « Pour le savoir, il vous faudra attendre l'annonce officielle qui sera faite à l'ensemble de la population. [...] »

— Oui. Naturellement, dit Norman qui se sentait gêné.

— Les agents secrets vont vous faire signer les papiers nécessaires », reprit Paulson.

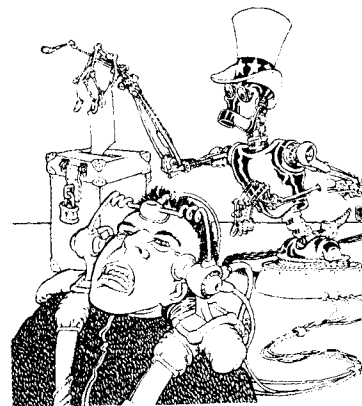
[...] Soudain, Norman Muller se sentit fier. [...]

Dans ce monde imparfait, les citoyens souverains de la première et la plus grande démocratie électronique avaient, par l'intermédiaire de Norman Muller (par son intermédiaire à lui !), exercé une fois de plus, librement et sans contrainte, leur droit électoral.

Franchise. Traduction anonyme.

Texte intégral : *Histoires de demain*, Le Livre de Poche.

À VOUS LE TITRE



L'« opinion publique » qui est manifestée dans les premières pages des journaux sous la forme de pourcentages (60% des Français sont favorables à ...), cette opinion publique est un artefact pur et simple dont la fonction est de dissimuler que l'état de l'opinion à un moment donné du temps est un système de forces, de tensions, et qu'il n'est rien de plus inadéquat pour représenter l'opinion qu'un pourcentage.

Pierre BOURDIEU, « L'opinion publique n'existe pas », dans *Questions de sociologie*, éditions de Minuit, 1994

De la république et de la démocratie

La notion de droit électoral, c'est-à-dire de droit du citoyen à peser sur la destinée de la nation *via* des modes d'expression politique, est le plus petit commun dénominateur des sociétés occidentales actuelles. Ce fondement doit à plusieurs traditions : celle de la Grèce antique qui fait éclore une pensée philosophique libre et critique sur la société, celle de la Renaissance, quand les hommes cessent progressivement de penser l'ordre de la société en référence à un principe divin, enfin, celle des Lumières, qui célèbre l'âge de la raison. De Platon à Hobbes ou à Rousseau, les théoriciens s'accordent à proposer un contrat social, dans lequel la volonté générale supprime les volontés particulières.

Si le régime républicain semble recueillir l'adhésion, des divergences importantes se font jour quant à l'étendue du pouvoir du peuple : sera-t-il partiel, détenu par une catégorie seulement du peuple (et la république sera dite aristocratique) ou bien totale (et le régime sera alors démocratique) ? Basé sur le libre consentement des individus, le contrat social ne peut être mis en place par la force et doit trouver une base négociée dans les lois, fruits d'une histoire, comme l'indiquent les différences de fonctionnement démocratique énoncés dans la nouvelle. À l'époque de Matthieu (le grand-père), le vote ressemblait à celui que nous connaissons : l'électeur se prononce en faveur d'un candidat sur la base d'une série de propositions rassemblées